

# Anna Szkonter-Bochniak

---

## "Tours et détours : Le mythe de Babel dans la littérature contemporaine", Catherine Khordoc, Ottawa 2012 : [recenzja]

---

Romanica Silesiana 7, 315-321

---

2012

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

*Catherine Khordoc : « Tours et détours : Le mythe de Babel  
dans la littérature contemporaine »  
Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2012,  
ISBN 978-2-7603-0778-0*

Nous vivons dans un monde hétéroclite, multiculturel et plurilingue avec environ 6000 langues parlées. Les enjeux de la pluralité, de l'intégration, de la diversité et de l'échange culturel caractérisent bien le monde d'aujourd'hui. Catherine Khordoc dans son livre *Tours et détours : Le mythe de Babel dans la littérature contemporaine* remonte à la chute de la tour de Babel, comprise comme la naissance de la diversité et du plurilinguisme. Cette histoire biblique est exploitée dans la grande littérature mondiale depuis longtemps. Khordoc analyse l'inscription du récit de Babel dans cinq romans contemporains d'expression française. L'objectif de l'auteur est de voir comment ce fameux texte de la Genèse s'inscrit dans ces quelques romans publiés à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Elle veut relever quelles sont des interprétations contemporaines et si elles s'accordent aux interprétations traditionnelles. Elle s'intéresse à sa perception actuelle, qui est vue soit comme une malédiction soit comme une bénédiction, et se demande quelle est sa nouvelle signification dans le champ littéraire.

Le récit de la tour de Babel traite de l'apparition de plusieurs langues et aussi de la perte de la *lingua adamica* commune dite parfaite, et donc par conséquent de la perte de communication. Il parle également de l'identité, de l'appartenance collective, du travail en commun. Au centre des interprétations populaires, il y a aussi la dispersion, le châtement divin et le défi. Dans ce récit il y a des références à l'architecture, à l'urbanisme même (la construction de la tour et, par extension, de la ville). Il y est question de la nomination ; selon Jacques Derrida peut-être la volonté des bâtisseurs de la tour de nommer constitue leur péché majeur car nommer, se faire un nom signifie créer le monde, faire exister ce qui est l'attribut de Dieu même. La colère de Iahvé et la fin de la construction de la tour sont également l'avènement de la traduction, de la fiction et de la littérature.

Dans la *lingua adamica* originelle donnée à l'humanité par Dieu, il existait un lien parfait entre les mots et les choses. Cette langue dite parfaite excluait toute altérité, ambiguïté, abstraction, polysémie. L'humanité a peut-être perdu une langue prébabélienne commune, un monde monolingue mais en même temps elle a gagné avec des langues naturelles postbabéliennes un système linguistique plus complexe permettant à l'homme d'exprimer ses sentiments, ses réflexions, de s'interroger sur la condition humaine, de créer des œuvres littéraires, philosophiques.

Catherine Khordoc pose quelques questions qui guident son analyse des romans. Elle veut savoir d'une part comment le mythe babélien y est représenté, s'il est perçu et interprété comme une punition de la race humaine, et d'autre part si le multiculturalisme croissant et la multiplicité des langues sont une malédiction. Elle révèle ensuite quelles sont les notions babéliennes privilégiées et enfin ce que l'inscription du mythe de Babel essaie aujourd'hui de transmettre quant au sens général dans les romans à l'étude.

Les romans analysés sont *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël, *Tambour-Babel* d'Ernest Pépin, *Babel-Opéra* de Monique Bosco, *L'Algarabie* de Jorge Semprún et *Ainsi parle la tour CN* d'Hédi Bouraoui. Dans ces romans, Khordoc cherche des références explicites au récit de la tour de Babel, y repère l'intertexte et analyse aussi d'autres éléments sous l'angle de cette histoire.

L'auteur veut examiner l'épisode de la tour de Babel en tant que mythe littéraire. Ce récit appartient aux mythes dits fondateurs, présente la construction d'une société, répond aussi aux questions principales. Catherine Khordoc ne met pas l'accent sur son rôle principal, ce n'est pas l'explication d'un phénomène qui est au centre de l'étude mais la présentation d'un sens nouveau et pertinent dans la signification globale de l'œuvre. Elle veut changer d'optique et le voir sous un autre angle. Hubert Bost, théoricien de la traduction, explique que dans ce texte biblique ne sont évoquées ni la malédiction ni la bénédiction, ce ne sont que les interprétations les plus populaires. Le mythe littéraire véhicule toutes les interprétations traditionnelles que l'écrivain peut transformer, renouveler et doit faire appel aux connaissances du lecteur. Or, avec ce mythe, des écrivains peuvent être innovateurs et créateurs en nous proposant d'autres interprétations qui ne seraient seulement concentrées que sur cette dualité. En France, il existe plusieurs traductions connues de ce récit faites au XX<sup>e</sup> siècle. Bost, déjà mentionné, croit qu'une seule traduction canonique n'existe pas et n'existera jamais car elle n'est pas possible vu la grande richesse et les nuances sémantiques, consonantiques, rythmiques et grammaticales de ce texte. Catherine Khordoc, suivant l'idée exprimée par John J. White, affirme que, dans un roman, un mythe peut apparaître d'une façon explicite ou plus nuancée mais ce qui est d'une importance primordiale, c'est cette nouvelle interprétation d'un mythe par rapport à son interprétation traditionnelle. Le mythe littéraire doit suggérer une ressem-

blance entre le mythe originel et le monde contemporain dans lequel se déroule l'action de l'histoire. En ce qui concerne son approche, l'auteur accepte avec une certaine hésitation le terme de mythocritique parce que selon elle cette méthode interdisciplinaire ne renvoie pas à une technique d'analyse précise. Elle met aussi en relief le phénomène de l'intertextualité. Le repérage d'un processus intertextuel constitue une tâche très importante dans son analyse. L'étape finale de son travail est d'établir maintenant des références auxquelles nous renvoie ce récit biblique.

Dans l'introduction, Catherine Khordoc présente des étymologies possibles du mot « babel » et des interprétations de plusieurs exégètes. Le récit a été traduit de l'hébreu au grec et c'est seulement le mot « babel » qui reste dans sa forme originelle. Dans la langue hébraïque ce mot peut provenir du verbe *bâlal* et signifier alors chaos, confusion. Cependant en langue akkadienne il est possible de faire des rapprochements avec *bab-ili* ou *bab-îlu*, ce terme désigne alors métaphoriquement « la porte de Dieu ». Voltaire, dans l'article Babel du *Dictionnaire philosophique*, remarque que dans les langues orientales « ba » veut dire père et « bel » Dieu. Ce mot a plusieurs significations, étymologies, appartient à diverses catégories grammaticales et possède le statut soit de nom propre (le nom d'un lieu), soit de nom commun.

Le récit de la tour de Babel est situé dans la Bible après celui du Déluge. Selon une des interprétations, le peuple habitant la plaine de Shinéar se préparait un abri en cas de déluge. D'après certains exégètes, cette tour serait un des quatre piliers qui soutiendraient le ciel.

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, des philosophes et des théologiens croyaient que ce récit biblique expliquait savamment l'origine des langues. Des penseurs comme Jean-Jacques Rousseau dans *L'essai sur l'origine des langues* et Johann Gottfried Herder dans son *Traité sur l'origine des langues* étaient les premiers à remettre en question cette explication sacrée. Or, avec Darwin et sa théorie de l'évolution, la monogénèse de la langue et la théorie de la « langue mère » sont finalement rejetées par la plupart des chercheurs.

Le premier roman analysé à la lumière de Babel est *L'Algarabie* de Jorge Semprún, publié en 1981. Semprún était Espagnol mais il n'écrivait qu'en français. Dans son livre *L'Algarabie* le français et l'espagnol (le plus souvent le castillan) se côtoient, se superposent, ce qui provoque une certaine confusion linguistique. En espagnol le mot « algarabia » désigne confusion, « algarabie » est sa version francisée. Le personnage principal Artigas, écrivain d'origine espagnole écrit un roman aussi intitulé *L'Algarabie*. La traduction, la nécessité de traduire, le plurilinguisme, les préoccupations linguistiques, la notion de langue se trouvent au cœur de ce roman. L'action se déroule à Paris en 1968 dans un état de chaos, de déchéance après cinq années de guerre et après la mort du général de Gaulle décédé dans un accident d'hélicoptère. Le protagoniste vit dans une commune marxiste située dans le Quartier Latin de la Rive Gauche. Ce roman postmoderne

met en scène une multitude de personnages avec une grande pluralité des noms, qui est d'un côté significative (par exemple Demetria) de l'autre déroutante pour le lecteur par exemple **Anna-Lise**, appelée aussi parfois Elizabeth, qui après la mort d'Artigas **analyse** son écriture avant la publication posthume. Dans la commune comparée souvent au labyrinthe, les habitants veulent vivre ensemble, s'organiser, créer un nouveau monde. Cette commune est entourée d'un haut mur dont la construction est mentionnée à plusieurs occasions. La présence dans le texte de la mise en abyme est fondamentale car le lecteur peut observer la construction et la déconstruction du texte. Le lecteur a du mal à suivre les trames de cette histoire enchâssée, à ne pas se perdre dans les digressions ainsi que dans plusieurs langues, ce qui peut suggérer la confusion de Babel.

L'action du roman *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël se déroule à Montréal dans les années 1980. Dans le roman, l'aspect cosmopolite et plurilingue de la ville est mis en relief. Deux protagonistes, Fatima et Louis, tiennent des journaux intimes qui sont en quelque sorte complémentaires. Fatima travaille en tant qu'orthophoniste, aide ses patients aphasiques à retrouver l'usage de la langue. L'une de ses patientes, Linda, après un accident de voiture a perdu la faculté de s'exprimer. L'inter-texte babélien n'est pas ici occulté, mais il est renversé. Avant l'accident, Linda connaissait plusieurs langues maintenant elle est incapable de s'exprimer dans une seule langue. C'est l'un des éléments communs avec le récit de la tour de Babel : la perte de la langue, l'impossibilité de la communication. Amélie, Française, traductrice, est la meilleure amie de la protagoniste. La langue, la traduction, la ville multiculturelle, ses voisins immigrants se trouvent au centre des réflexions de Fatima. Fatima est une Québécoise de souche, ce dont elle est très fière, elle s'obstine à ne parler qu'en français, soutient de tout son cœur la loi 101. Elle ne comprend pas l'attitude des autres Québécois, plus tolérants dans ce domaine, même si dans son lexique il y a aussi beaucoup d'anglicismes. À part le français et l'anglais, c'est aussi l'espagnol, le portugais, le grec, l'ukrainien et même le yiddish des voisins juifs hassidiques de la narratrice qui sont présents dans le roman. Avec Louis et son métier d'architecte, l'espace et la construction sont mis en scène. Fatima aime bien faire des promenades nocturnes dans sa ville qu'elle surnomme souvent Babel. La protagoniste se montre plutôt accueillante, ouverte envers les immigrés, sa vision de la ville multiculturelle est optimiste et positive, elle est fascinée par le plurilinguisme de sa copine Amélie. Montréal est présentée comme une ville postbabélienne-modèle où plusieurs ethnies vivent en paix, se respectant réciproquement, essayant de construire quelque chose en commun (une nouvelle tour de Babel ?) et de définir leur identité même si ce multiculturalisme doit s'exprimer en français, *lingua franca* ou véhiculaire selon Fatima.

La protagoniste d'*Ainsi parle la tour CN* d'Hédi Bouraoui, Tunisien habitant au Canada depuis les années 1970, est la tour CN de Toronto. La tour capte

tout et sait tout, relate et fait des commentaires sur le personnel multiethnique (chinois, italiens, malais, québécois de souche) qui y travaille, elle se souvient de l'époque de sa construction et de ses bâtisseurs issus de plusieurs ethnies. La tour s'exprime en français mais en fait elle est parfaitement bilingue et la langue est au centre de ses préoccupations. La société présentée est plurilingue et multiculturelle mais n'est pas dispersée comme après l'effondrement de la tour de Babel, vit dans un espace urbain délimité. Toronto, comme c'était le cas de Montréal dans le roman précédemment analysé, se situe dans cette vision du monde postbabélien. La tour CN se nomme elle-même « anti-Babel » dans la ville où 286 langues sont parlées. Hédi Bouraoui présente une opinion négative sur le multiculturalisme officiel canadien. Il croit qu'avant la loi sur le multiculturalisme adoptée en 1988, le Canada connaissait « deux solitudes », pour reprendre la métaphore inventée par Hugh MacLennan, deux mondes séparés, anglophone et francophone. Maintenant il est question de « la troisième solitude », celle des immigrants oubliés et négligés par l'État. À travers son texte il critique cette mauvaise intégration, la politique officielle superficielle et hypocrite qui, en réalité, fait enfermer des gens dans des ghettos culturels et linguistiques, qui n'encourage pas des échanges, n'apprend pas le respect, la compréhension envers les autres. Cette simple cohabitation est un vrai échec. L'un des personnages de ce roman, Souleyman Makoko, ingénieur diplômé, originaire d'un pays africain, donc appartenant à « la minorité visible », est obligé d'accepter un emploi en dessous de ses qualifications et travaille comme opérateur d'ascenseur.

Dans son roman, Bouraoui reprend la conception de la transculture, il parle du « transvasement culturel » qu'il comprend comme une ouverture aux autres, une acceptation et une connaissance en premier lieu de sa propre culture et ensuite celle des autres, le plus souvent influencées par la culture dominante mais qui peuvent aussi — et qui sont en mesure de — l'influencer. Dans son ouvrage l'écrivain demande de faire un pas vers les autres. Il a inventé le personnage de l'Esprit-Original, Bouraoui considérant l'original, le plus grand des cervidés comme un animal emblématique pour le Canada. Ce personnage se réfère aux cultures autochtones des Premières Nations sans en choisir aucune. L'écrivain a forgé le néologisme « originalitude » qui définit selon lui le mieux la transculture canadienne. Dans cette optique, la vision de la tour CN est plutôt optimiste soulignant une vie assez harmonieuse de plusieurs peuples au sein du Canada.

*Babel-Opéra* de Monique Bosco est une œuvre hors de pair, hétérogène, difficile à classer. C'est un hybride littéraire dans lequel il y a des passages écrits en prose, en vers, des chants comme dans le théâtre antique grec et une multitude de citations bibliques. Les passages en prose présentent la vie de la narratrice Myriam. Ils véhiculent l'action tandis que les textes écrits en vers répètent les sujets déjà évoqués par Myriam d'une façon impersonnelle en les généralisant et en les commentant. Le chœur dont se sert l'écrivain fait penser à une œuvre opératique, la narratrice désigne ce texte comme un « opéra de pacotille », elle

emploie aussi des termes tels que « Ouverture » et « Finale » faisant également allusion à ce genre musical. La protagoniste est une juive autrichienne, elle doit quitter sa patrie avant la Seconde Guerre mondiale. D'abord elle habite avec sa mère en France, puis, adulte, elle part pour le Canada. Elle est obligée de cacher son identité, d'oublier sa langue maternelle, ce qui provoque ses grandes souffrances. Elle devient d'une certaine manière allophone et apatride, toujours en exil, avec le sentiment de non-appartenance, angoissée, détestée et persécutée par les autres. Myrian est persuadée que tous ces maux ont leur source dans l'épisode babélien, qu'ils sont la faute de Iahvé. Elle s'adresse à plusieurs reprises à Dieu en l'accusant du sort tragique de l'Humanité. Elle se dit « fille de Babel », « championne des caméléons » dans un monde « déboussolé ». Dans l'œuvre il y a beaucoup d'intertextes tirés surtout de l'Ancien Testament, des chapitres sont par exemple sous-titrés « Apocalypse » et « Exode ». Il y a aussi des chapitres intitulés « Métamorphoses » rappelant *Les Métamorphoses* d'Ovide. Sa structure, sa thématique et en particulier des invocations à Dieu, peuvent suggérer un des livres de la Bible, *Les Lamentations*. Même si le ton général du livre est pessimiste, la fin avec l'appel à la construction, par exemple au Canada, d'une nouvelle tour de Babel « fraternelle » paraît plutôt positif.

*Tambour-Babel* d'Ernest Pépin, écrivain guadeloupéen, avec son personnage principal Napoléon insiste sur l'examen de l'identité d'une culture et d'une langue. Le contact des cultures diverses, l'évolution constante de la culture, la créolisation et le plurilinguisme constituent ses thèmes principaux. Dans le roman il y a trois langues, le français en tant que langue principale, le créole guadeloupéen, et un langage poétique spécial : la musique, omniprésente et très importante aux Antilles, un élément de l'identité guadeloupéenne surtout avec le son du tambour, instrument sacré, vu comme un objet de révolte et interdit à l'époque coloniale. L'intrigue principale présente la vie d'Éloi, un grand tambourier, aimé et respecté dans son village. Il a honte de son fils Napoléon dépourvu de tout talent musical. Éloi a un élève très doué et dangereux en même temps nommé Bazille qui arrive finalement à occuper la place privilégiée de son maître quand celui-ci perd d'une manière mystérieuse son grand talent. Napoléon quitte leur village, consulte un ermite, apprend finalement à jouer du tambour et revient à la maison pour venger son père humilié. La musique occupe une place exceptionnelle dans le roman. Éloi ne communique qu'à travers sa musique. Le moment de la perte de son talent qui est pour lui la perte de la langue ce qui rappelle la situation des bâtisseurs de la tour de Babel au moment de la confusion de la langue originelle. La musique du tambour, cette langue musicale peut être unique, comprise, universelle et accessible à tous ou bien multiple, découlant du mariage de cultures. Éloi n'accepte pas la diversité, cependant son fils est très ouvert aux nouveautés, à la multiplicité. Les langues créoles, y compris le guadeloupéen, se forment par le contact avec plusieurs langues totalement différentes. Si nous comparons ce phénomène linguistique et culturel avec l'avènement des



langues après l'effondrement de la tour de Babel, nous constatons deux procédés différents. À Babel plusieurs langues sont issues d'une seule langue adamique alors que les langues créoles ont leur origine dans plusieurs langues.

Dans son analyse, Catherine Khordoc a décelé différentes interprétations du mythe de Babel prouvant également la richesse de ce récit. Les interprétations positives, qui voient dans le multiculturalisme et le plurilinguisme une bénédiction, prévalent. Le message principal contemporain de Babel est la diversité et la pluralité contrairement aux époques révolues focalisées avec nostalgie sur la recherche de la langue commune perdue et de l'unité.

Anna Szkonter-Bochniak  
Université de Technologie de Silésie